

# *Caeruleum mare*

*Quand je rêve sur la falaise,*

*Ou dans les bois, les soirs d'été,*

*Sachant que la vie est mauvaise,*

*Je contemple l'éternité.*

*A travers mon sort mêlé d'ombres,*

*J'aperçois Dieu distinctement,*

*Comme à travers des branches sombres*

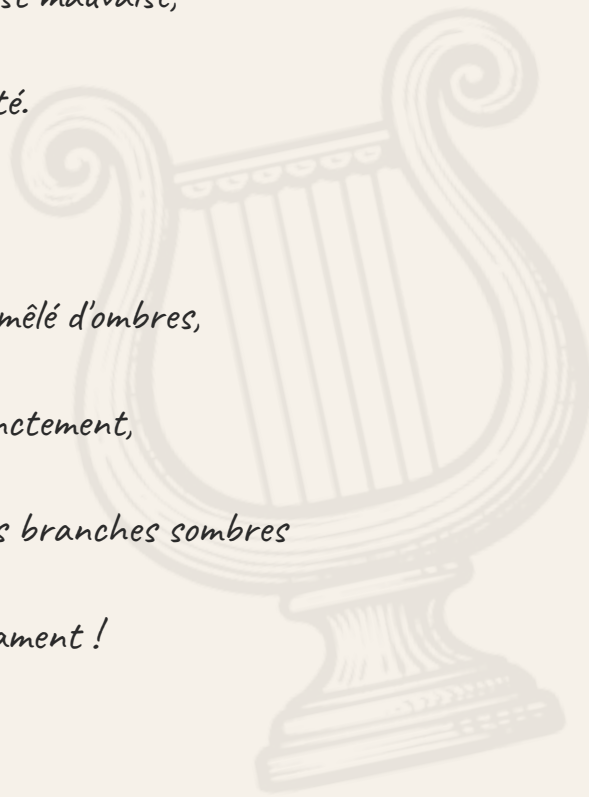
*On entrevoit le firmament !*

*Le firmament ! où les faux sages*

*Cherchent comme nous des conseils !*

*Le firmament plein de nuages,*

*Le firmament plein de soleils !*



*Un souffle épure notre fange.*

*Le monde est à Dieu, je le sens.*

*Toute fleur est une louange,*

*Et tout parfum est un encens.*

*La nuit on croit sentir Dieu même*

*Penché sur l'homme palpitant.*

*La terre prie et le ciel aime.*

*Quelqu'un parle et quelqu'un entend.*

*Pourtant, toujours à notre extase,*

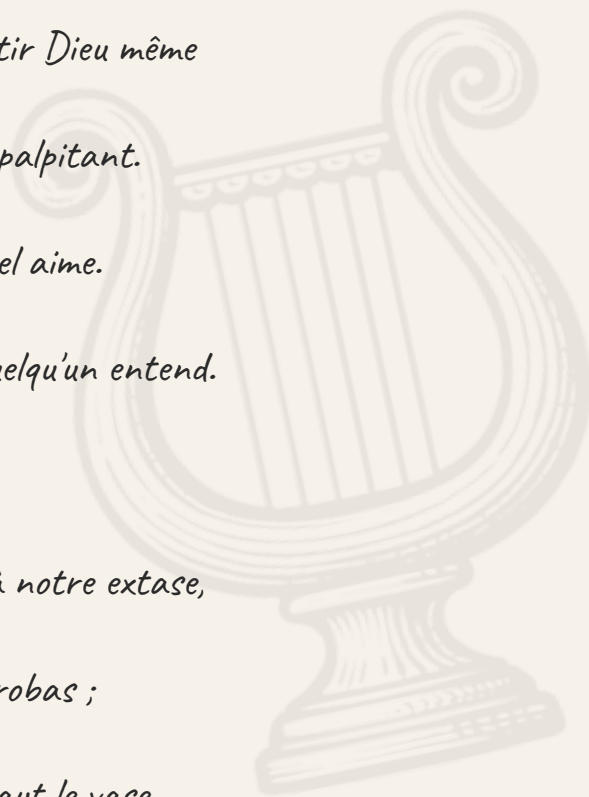
*Ô Seigneur, tu te dérobas ;*

*Hélas ! tu mets là-haut le vase,*

*Et tu laisses la lèvre en bas !*

*Mais un jour ton œuvre profonde,*

*Nous la saurons, Dieu redouté !*



*Nous irons voir de monde en monde*

*S'épanouir ton unité ;*

*Cherchant dans ces cieux que tu règles*

*L'ombre de ceux que nous aimons,*

*Comme une troupe de grands aigles*

*Qui s'envole à travers les monts !*

*Car, lorsque la mort nous réclame,*

*L'esprit des sens brise le sceau.*

*Car la tombe est un nid où l'âme*

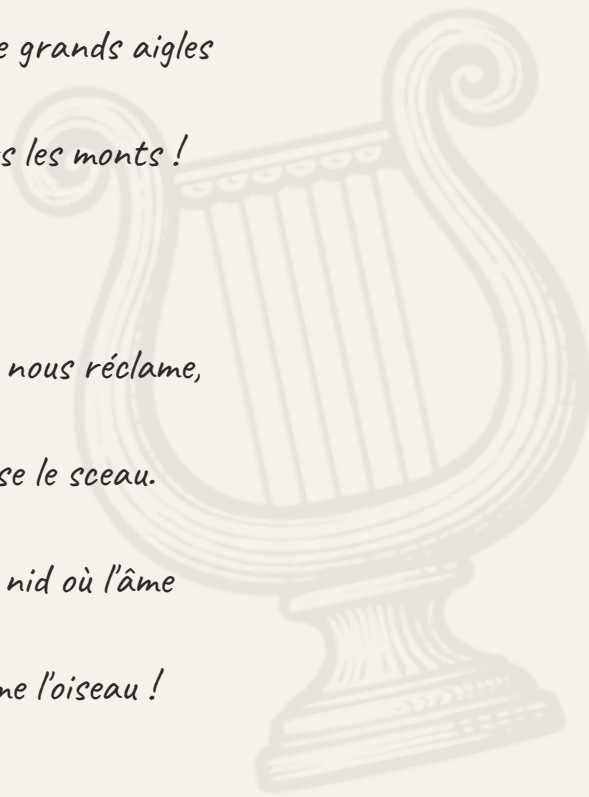
*Prend des ailes comme l'oiseau !*

*Ô songe ! ô vision sereine !*

*Nous saurons le secret de tout,*

*Et ce rayon qui sur nous traîne,*

*Nous en pourrons voir l'autre bout !*



*Ô Seigneur ! l'humble créature*

*Pourra voir enfin à son tour*

*L'autre côté de la nature*

*Sur lequel tombe votre jour !*

*Nous pourrions comparer, poètes,*

*Penseurs croyant en nos raisons,*

*A tous les mondes que vous faites*

*Tous les rêves que nous faisons !*

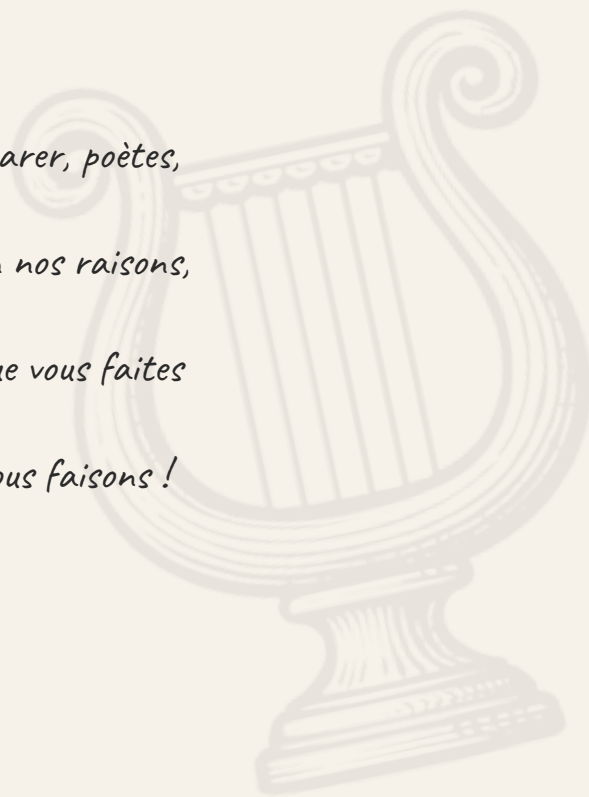
*\**

*\* \**

*En attendant, sur cette terre,*

*Nous errons, troupeau désuni,*

*Portant en nous ce grand mystère :*



*Œil borné, regard infini.*

*L'homme au hasard choisit sa route ;*

*Et toujours, quoi que nous fassions,*

*Comme un bouc sur l'herbe qu'il broute,*

*Vit courbé sur ses passions.*

*Nous errons, et dans les ténèbres,*

*Allant où d'autres sont venus,*

*Nous entendons des voix funèbres*

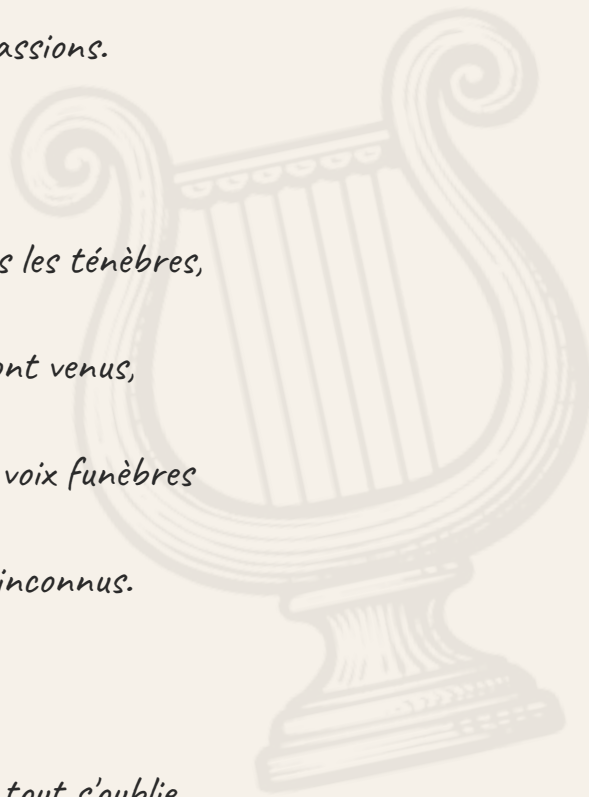
*Qui disent des mots inconnus.*

*Dans ces ombres où tout s'oublie,*

*Vertu, sagesse, espoir, honneur,*

*L'un va criant : Élie ! Élie !*

*L'autre appelant : Seigneur ! Seigneur !*



*Hélas ! tout penseur semble avide*

*D'épouvanter l'homme orphelin ;*

*Le savant dit : Le ciel est vide !*

*Le prêtre dit : L'enfer est plein !*

*Ô deuil ! médecins sans dictames,*

*Vains prophètes aux yeux déçus,*

*L'un donne Satan à nos âmes,*

*L'autre leur retire Jésus !*

*L'humanité, sans loi, sans arche,*

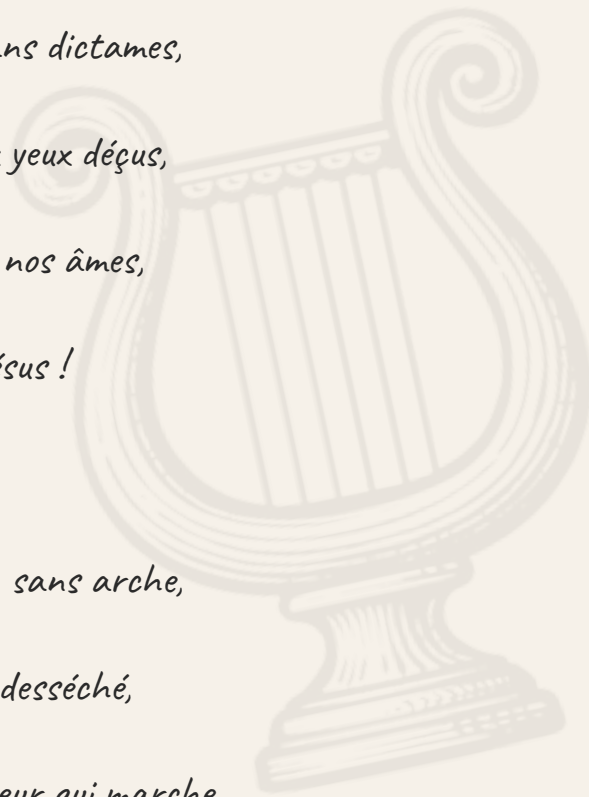
*Suivant son sentier desséché,*

*Est comme un voyageur qui marche*

*Après que le jour est couché.*

*Il va ! la brume est sur la plaine.*

*Le vent tord l'arbre convulsif.*



*Les choses qu'il distingue à peine*

*Ont un air sinistre et pensif.*

*Ainsi, parmi de noirs décombres,*

*Dans ce siècle le genre humain*

*Passe et voit des figures sombres*

*Qui se penchent sur son chemin.*

*Nous, rêveurs, sous un toit qui croule,*

*Fatigués, nous nous abritons,*

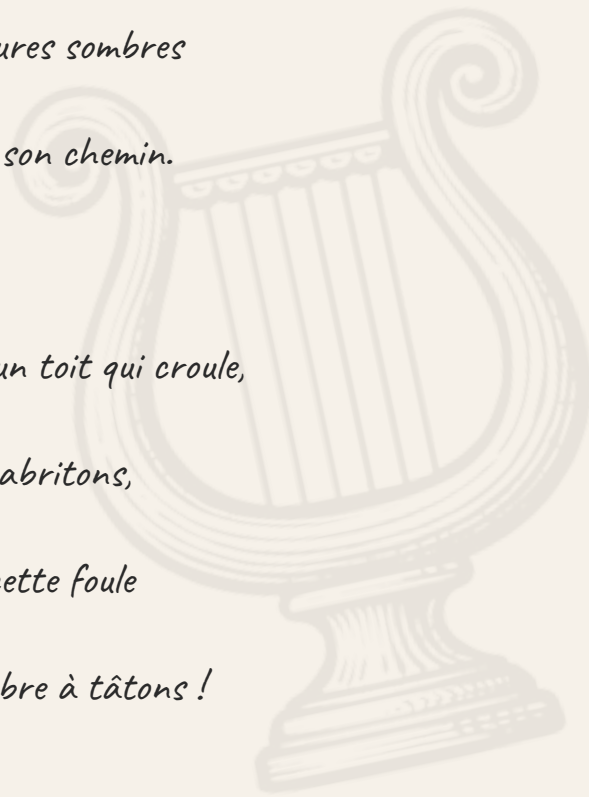
*Et nous regardons cette foule*

*Se plonger dans l'ombre à tâtons !*

*\**

*\* \**

*Et nous cherchons, souci morose !*



*Hélas ! à deviner pour tous*

*Le problème que nous propose*

*Toute cette ombre autour de nous !*

*Tandis que, la tête inclinée,*

*Nous nous perdons en tristes vœux,*

*Le souffle de la destinée*

*Frissonne à travers nos cheveux.*

*Nous entendons, race asservie,*

*Ce souffle passant dans la nuit*

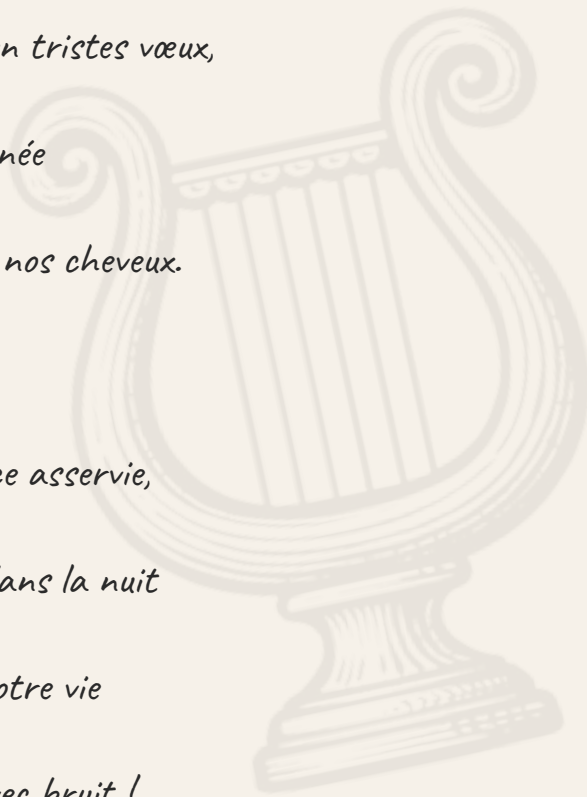
*Du livre obscur de notre vie*

*Tourner les pages avec bruit !*

*Que faire ? – À ce vent de la tombe,*

*Joignez les mains, baissez les yeux,*

*Et tâchez qu'une lueur tombe*



*Sur le livre mystérieux !*

*- D'où viendra la lueur, ô père ?*

*Dieu dit : - De vous, en vérité.*

*Allumez, pour qu'il vous éclaire,*

*Votre cœur par quelque côté !*

*Quand le cœur brûle, on peut sans crainte*

*Lire ce qu'écrit le Seigneur.*

*Vertu, sous cette clarté sainte,*

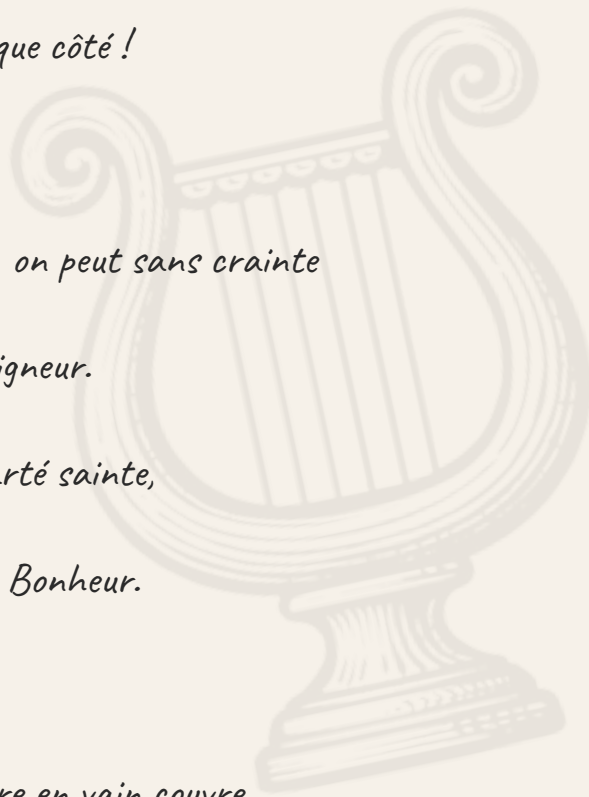
*Est le même mot que Bonheur.*

*Il faut aimer ! l'ombre en vain couvre*

*L'œil de notre esprit, quel qu'il soit.*

*Croyez, et la paupière s'ouvre !*

*Aimez, et la prunelle voit !*



*Du haut des cieux qu'emplit leur flamme,*

*Les trop lointaines vérités*

*Ne peuvent au livre de l'âme*

*Jeter que de vagues clartés.*

*La nuit, nul regard ne sait lire*

*Aux seuls feux des astres vermeils ;*

*Mais l'amour près de nous vient luire,*

*Une lampe aide les soleils.*

*Pour que, dans l'ombre où Dieu nous mène,*

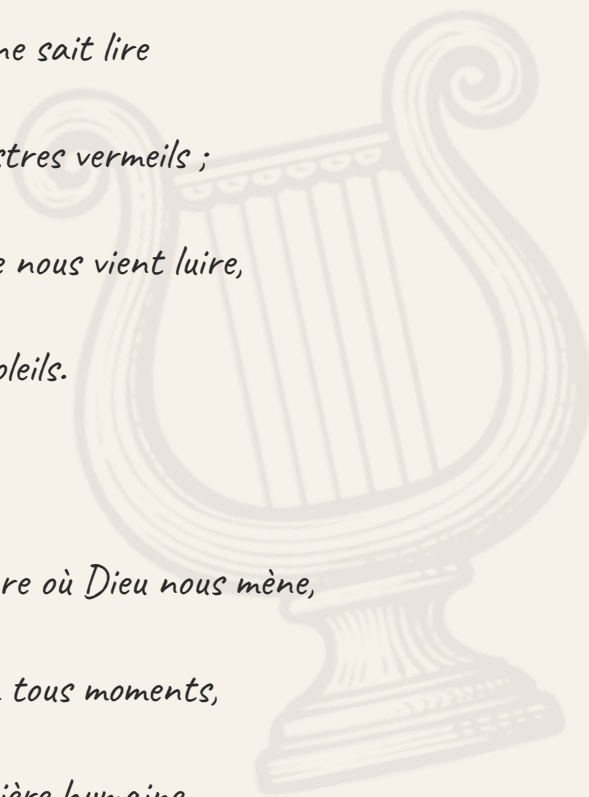
*Nous puissions lire à tous moments,*

*L'amour joint sa lumière humaine*

*Aux célestes rayonnements !*

*Aimez donc ! car tout le proclame,*

*Car l'esprit seul éclaire peu,*



*Et souvent le cœur d'une femme*

*Est l'explication de Dieu !*

*\**

*\* \**

*Ainsi je rêve, ainsi je songe,*

*Tandis qu'aux yeux des matelots*

*La nuit sombre à chaque instant plonge*

*Des groupes d'astres dans les flots !*

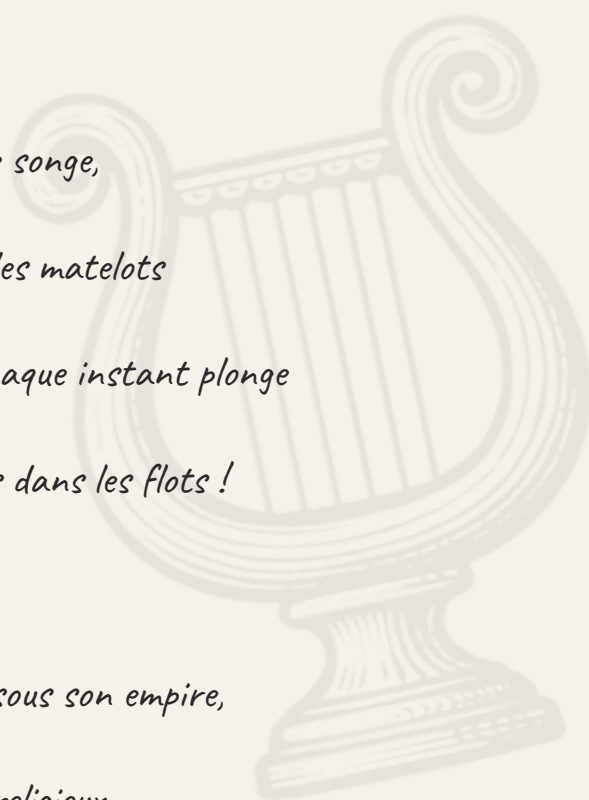
*Moi, que Dieu tient sous son empire,*

*J'admire, humble et religieux,*

*Et par tous les pores j'aspire*

*Ce spectacle prodigieux !*

*Entre l'onde, des vents bercée,*



*Et le ciel, gouffre éblouissant,*

*Toujours, pour l'œil de la pensée,*

*Quelque chose monte ou descend.*

*Goutte d'eau pure ou jet de flamme,*

*Ce verbe intime et non écrit*

*Vient se condenser dans mon âme*

*Ou resplendir dans mon esprit ;*

*Et l'idée à mon cœur sans voile,*

*A travers la vague ou l'éther,*

*Du fond des cieux arrive étoile,*

*Ou perle du fond de la mer !*

*Le 25 août 1839.*

*Victor Hugo (1802-1885)*

